

Proposition de corrigé du sujet de Morizot.

Source : UPLS, retouché par A. Lachaume

(Amorce) Dans « Correspondances », Baudelaire envisage la nature comme « un temple, où de vivants piliers / Laissent parfois sortir de confuses paroles » (*Les Fleurs du mal*), soulignant la dimension énigmatique que la nature, personnifiée, revêt à nos yeux. **(Citation du sujet en LIEN avec l'amorce)** Dans *Manières d'être vivant*, Morizot mentionne lui aussi le caractère incompréhensible de la nature, plus précisément de la faune : « L'énigme d'être un humain est plus claire, plus vivable et plus vivante, à la lumière des mille formes de vie animales qui sont des énigmes devant nous. » **(Analyse)** La répétition du substantif « énigme » insiste sur le parallèle entre deux mystères, dont l'un éclaircirait l'autre, paradoxalement. L'homme en apprendrait plus sur lui grâce aux animaux, qui représentent à ses yeux un monde tout à fait inconnu. On peut comprendre que le secret qui entoure l'existence et le fonctionnement des autres créatures le pousse à les étudier. Les analyses qui en découlent alors lui permettraient de mieux saisir son propre mystère. Il se compare aux autres êtres, s'étonne qu'ils soient eux aussi en vie, prenant peut-être conscience de l'impact que revêt le fait d'« être un humain ». Le sujet souligne le contraste entre le singulier de l'énigme de l'existence humaine et la multiplicité de formes de vie autres, dont la profusion suscite notre surprise, dont la sophistication éveille notre curiosité, dont la beauté peut-être, ou la ténacité animent notre enthousiasme et notre émerveillement. nous conduisent à envisager et pourquoi pas réévaluer notre attitude, notre position d'hommes, voire nous font trouver plus simple, relativement au reste des vivants, de comprendre l'homme. Le rythme ternaire (anaphore) assorti du comparatif « plus » indique une évolution. Ce qui nous demeurait obscur dans la nature humaine, et plus exactement dans l'existence humaine, puisque le verbe « être » est choisi par l'auteur, devient plus « clair », donc plus évident, « plus vivable » parce que nous adoptons peut-être un comportement moins coupable et inconscient envers la nature, et « plus vivant », c'est-à-dire que l'énigme s'anime, elle n'est plus figée, lettre morte, mais elle évolue au gré de nos découvertes et de nos expériences avec les autres types de vie. **(Limites)** Pourtant, on pourrait au contraire considérer que notre intérêt pour les vies animales ne débouche pas sur un savoir plus important concernant l'homme, dont les profondeurs restent insondables, et rien ne se clarifierait donc. La comparaison avec l'animal n'aboutirait pas à une connaissance satisfaisante de notre propre être. De même, l'énigme pourrait devenir moins « vivable » puisque nous aurions peut-être conscience de notre impuissance face à notre caractère destructeur. Enfin, est-elle vraiment « vivante » ? On pourrait souligner sa puissance mortifère. Ne pas savoir qui est l'homme, comment il doit se comporter, pourrait entraîner des situations terribles et fatales. Et d'ailleurs, peut-être que nous n'aurions même pas envie de lever l'énigme que représentent les animaux, ou celle que nous constituons nous-mêmes à nos propres yeux, satisfaits de l'idée que nous nous faisons de la place des créatures dans le monde.

(Problématique) Nous pouvons donc nous demander si le caractère inconnu et mystérieux des animaux nous permet vraiment de mieux comprendre ce qu'implique le fait d'être un homme.

(Annonce des œuvres) Nous répondrons à cette question à la lumière des œuvres au programme : *Vingt Mille Lieues sous les mers* de Verne, *La Connaissance de la vie* de Canguilhem et *Le Mur invisible* d'Haushofer. **(Annonce du plan)** Nous verrons dans une première partie qu'effectivement, l'énigme incarnée par les animaux nous permet de lever le voile, au moins partiellement, sur ce qui fait la nature humaine. Mais nous constaterons ensuite que le mystère de l'homme peut au contraire rester entier à cause de la spécificité humaine. Enfin, n'est-il pas nécessaire que ce mystère devienne douloureux et invivable, pour que nous trouvions la juste définition d'« être un humain », au sens où nous devrions agir en êtres humains ?

(Annonce de la partie) Nous verrons dans cette première partie que l'« énigme » que représentent les vies animales permet dans une certaine mesure de comprendre la nature humaine.

(Argument 1 avant tout exemple) Tout d'abord, nous pouvons vérifier que l'homme et l'animal représentent bien des mystères, comme le souligne Morizot. Leur double énigme apparaît dans les trois œuvres. **(Exemples)** Canguilhem constate que l'être humain demeure inconnu : « La biologie humaine ne contient pas en elle-même la réponse aux questions relatives à sa nature et à sa signification » (p.48), et il évoque les limites du savoir à propos de la drosophile (p.189) lorsqu'il dit que les expériences de Müller « ont paru apporter quelque lumière sur le conditionnement par l'extérieur d'un phénomène organique ». Les modalisateurs mettent en exergue la dimension parcellaire du savoir sur l'animal. C'est une des difficultés rencontrées par la narratrice du *Mur invisible* : elle ignore tout du monde animal, ce qu'elle déplore à plusieurs reprises, comme lorsqu'elle se demande si Bella pourra procréer avec Taureau : « Je

n'avais pas la moindre idée de l'âge que devait atteindre un veau pour procréer » (p.179). Elle est de plus un mystère à ses propres yeux : « pour la première fois de ma vie je me sentais apaisée (...) Cela avait un rapport avec les étoiles (...). Pourquoi il en était ainsi, je n'en savais rien. Mais c'était ainsi. » (p.222). Le capitaine Nemo, dans l'œuvre de Verne, non content d'être complètement insaisissable pour ses camarades – « Je le considérais avec un effroi mêlé d'intérêt, et sans doute, ainsi qu'Œdipe considérait le Sphinx » (chapitre 10), et l'on ne peut qu'être frappé par le caractère hautement énigmatique du personnage – et de découvrir des créatures marines inconnues, résume en quelques mots l'ignorance totale à laquelle nous sommes voués : « Voilà bien les savants (...) ils ne savent pas » (p.344). **(Rappel de l'argument)** Le fait d'associer paradoxalement la figure du savoir à l'ignorance souligne le caractère hermétique que représente le vivant, quelle que soit sa forme, animale ou humaine.

De plus, la présence d'un mystère de la vie animale peut tout naturellement nous pousser à l'élucider par des expériences dont nous transposons les résultats sur les hommes ou dont nous confrontons les données, affinant ainsi nos connaissances des espèces animales et de notre propre fonctionnement. Ces expériences sont variées et elles « clarifient » la double énigme évoquée par Morizot. Chez Canguilhem, il s'agit d'expérimentations scientifiques : « Il (Deisch) attribue clairement à la vivisection animale une valeur de substitut » (p.23), sans rencontrer les mêmes problèmes éthiques. Faire une expérience sur l'animal conduit à élaborer un savoir en partie directement applicable à l'homme. Sous la plume de Verne, le professeur Aronnax fait volontiers le rapprochement entre animal et homme. Les passagers du *Nautilus* sont comparés à l'argonaute, (initialement appelé « nautilus »), qui pourrait quitter sa coquille, mais qui ne s'y résout jamais : « L'argonaute est libre de quitter sa coquille, dis-je à Conseil, mais il ne la quitte jamais », et cette tension entre liberté et emprisonnement qui est le fait de l'animal est aussi caractéristique des spécimens humains qui sont à bord du navire de Nemo. Ce qui est vrai pour l'animal vaut aussi pour l'homme, et mieux connaître l'un permet de mieux connaître l'autre. Pour la narratrice du *Mur invisible*, mieux cerner les animaux est également une technique de connaissance de l'homme. Elle se livre ainsi à une comparaison entre les hommes et les animaux au sujet de l'attitude face à la mort. Elle constate que ces derniers connaissent une « mort véritable », « sans consolation et sans espérance », et remarque qu'il n'en va pas de même des hommes qui tentent de s'y soustraire : « moi j'étais comme tous les hommes, toujours pressée de fuir et toujours empêtrée dans mes rêveries » (p.246). Elle dégage ainsi par la comparaison un élément caractéristique de l'être humain, comme les deux autres auteurs.

S'intéresser à l'animal permet enfin de voir à quel point il est proche de l'homme. Pour « être » un humain, il faut passer par une expérience unique, subjective, intime. Il faut comprendre de l'intérieur, vivre soi-même la proximité avec les animaux, et l'énigme de notre être se lèvera ainsi, en devenant plus « vivante » et plus « vivable », parce que nous arriverons à nous projeter aussi dans la vie des autres espèces. Canguilhem le rappelle : « Nous devons concevoir à la racine de cette organisation de la *Umwelt* animale une subjectivité analogue à celle que nous sommes tenus de considérer à la racine de la *Umwelt* humaine. » (p.186), et il nous invite à faire l'expérience, non sans humour, de « nous sentir bêtes » (introduction). Dans *Le Mur invisible*, l'idée de famille est retranscrite : « mes animaux étaient tout ce qui me restait et je commençais à me sentir le chef de notre étrange famille » (p.55). La narratrice reprend plus loin le terme de « famille », puis présente Bella comme sa « sœur » : « Les barrières entre les hommes et les animaux tombent très facilement. Nous appartenons à la même grande famille et quand nous sommes solitaires et malheureux, nous acceptons plus volontiers l'amitié de ces cousins éloignés. Ils souffrent comme nous si on leur fait mal et ils ont comme nous besoin de nourriture, de chaleur et d'un peu de tendresse » (p. 274). Elle agit ainsi en toute bienveillance, et l'énigme de ce en quoi consiste le fait d'« être un humain » s'éclaircit et devient positive. Chez Verne, on peut reprendre l'exemple du colimaçon, dont sont rapprochés les personnages, indiquant une parenté très forte (« *Aegri somnia* ») : « Véritables colimaçons, nous étions faits à notre coquille, et j'affirme qu'il est facile de devenir un parfait colimaçon. » Les êtres vivants formeraient donc un tout, l'homme comprendrait sa proximité avec la nature. Ce qu'il apprend sur les animaux lui révèle sa propre nature.

(Transition = bilan partie I + perspectives, le tout appuyé sur les termes de Morizot) Nous avons donc vu que « l'énigme » que représente l'homme peut partiellement être élucidée dans la confrontation avec un savoir acquis sur les espèces animales. Mais cette connaissance ne demeure-t-elle pas toujours partielle ? L'homme n'est-il pas un être aux profondeurs insondables ? L'énigme de l'être humain est-elle vraiment rendue « plus claire », « plus vivable » et « plus vivante » ?

Nous verrons dans cette deuxième partie que le mystère de l'homme peut au contraire rester entier, à cause de la spécificité humaine, et devenir plus pénible à supporter.

En effet, cette connaissance demeure partielle, comme le sous-entend la citation avec le triple comparatif. Nous parvenons à rendre l'énigme « plus claire », mais pas à l'élucider totalement, et la multitude d'animaux ne permet pas de rendre pleinement compte de l'être humain, dont la singularité échappe et transparaît dans l'utilisation du singulier. La connaissance de toutes les vies animales ne suffirait pas à percer totalement le mystère d'un homme. Force est de constater en effet que l'intériorité de l'homme demeure insondable, pour les autres et pour lui-même. La narratrice de Haushofer s'observe et constate le caractère d'étrangeté qu'elle revêt à ses propres yeux : « je trouvais que ce visage étranger portait la marque d'un manque **secret** » (p.269). L'allusion à un secret montre bien le défaut de connaissance dont elle souffre. Dans le chapitre 5 de la partie II, le capitaine Nemo autorise le professeur Aronnax à pénétrer dans les profondeurs du *Nautilus*, et à accéder à « l'œil du sous-marin » qui lui permet de voir ce qui d'ordinaire est interdit à la vue, notamment les espèces sous-marines les plus secrètes et les plus retirées. Mais jusqu'à la fin il est incapable d'en savoir plus sur son étrange hôte qui semble se retrancher de la communauté des hommes, accédant au statut d'allégorie : « Je suis le droit, je suis la justice ! me dit-il » (chapitre 21, II), ce qui prouve à quel point il est déconcertant, énigmatique et unique. Quant à Canguilhem, il affirme dans l'introduction : « seul peut être aveugle un être qui cherche la lumière », avant d'ajouter, non sans prise de distance : « quelle lumière sommes-nous donc assurés de contempler pour déclarer aveugles tous autres yeux que ceux de l'homme » ? (p.12-13). Il montre ainsi qu'on se fourvoie, et que les connaissances que nous tenons volontiers pour certaines ne le sont pas.

Cela s'explique par le fait qu'une distance irréductible sépare l'homme et les animaux, ce qui empêcherait de transposer systématiquement sur l'homme les connaissances acquises sur les animaux et qui laisserait l'énigme intacte. Dans le *Mur invisible*, la narratrice commente ainsi la situation : Bella « sent que je lui veux du bien. Mais nous n'en saurons jamais plus l'une sur l'autre. » (p.13) Et plus loin elle constate « **un homme ne peut jamais devenir un animal**, il passe à côté de l'animalité pour sombrer dans l'abîme » (p.51). Un gouffre semble séparer animaux et êtres humains. L'énigme de l'être humain ne deviendrait donc pas plus claire grâce au savoir acquis sur les vies animales. Canguilhem partage cet avis : « Un homme ne **vit pas uniquement comme un arbre ou un lapin** » (p.200). Chez Verne, il semble que les animaux soient très différents de l'homme, volontiers présenté comme un être supérieur, voire démiurgique. Aucune lumière ne serait donc vraiment apportée pour saisir l'être humain. Et quand bien même on pourrait un peu réduire l'énigme de l'homme, comme l'envisage Morizot, elle n'en serait pas « plus vivable » pour autant.

Au contraire, l'homme faisant un mauvais usage de son savoir, la situation deviendrait invivable. Il utiliserait à mauvais escient les connaissances acquises sur les animaux, pour s'arroger une position de toute-puissance, voire de rival du Créateur, si bien qu'il faudrait assumer cette part sombre de l'être humain qui nuit au monde animal. Verne met en scène dans « Le pôle Sud » un personnage qui souhaite modifier le comportement des animaux sauvages : « les phoques sont-ils susceptibles de recevoir une certaine éducation ; ils se domestiquent aisément, et je pense, avec certains naturalistes, que, convenablement dressés, ils pourraient rendre de grands services comme chiens de pêche. » Est-ce vraiment souhaitable ? Canguilhem fait le même constat : la domestication des chiens a modifié leur espèce. Il regrette en outre la mise en œuvre d'un type d'expériences lorsqu'il évoque « certaines organisations scientifiques (qui) élèvent des espèces, (...) de rats et de souris obtenus par une longue série d'accouplements entre consanguins » (p.34). Il parle d'« artefact » (p.35) et mentionne « un rat blanc élevé par la *Wistar Institution* » (p.35) qui modifie génétiquement l'animal. **Comment un rat consanguin pourrait-il livrer des connaissances applicables à l'homme lambda** ? Ces manipulations trouvent un écho dans *Le Mur invisible*, où Perle meurt à cause des manipulations opérées par l'homme : « Perle était morte parce qu'un de ses ancêtres avait été un chat angora trop sélectionné. Elle était destinée, dès le début, à devenir la victime des renards, des chouettes et des martres. » (p. 149). Le vrai responsable de la mort de Perle n'est pas le renard mais l'homme et son *hybris*. On serait par conséquent contraint de vivre avec la certitude nouvelle et avérée que nous nuisons aux autres espèces.

On pourrait donc penser que l'énigme demeure entière, parce qu'on ne peut pas transposer sur l'homme le savoir acquis sur les animaux, que même dans l'optique où elle se réduirait, elle ouvrirait les yeux sur les atrocités commises par l'homme sur les autres espèces. L'homme ne parviendrait alors jamais à savoir ce qu'est un vivant, ou la manière dont lui-même doit se comporter pour « être un humain ». Mais la situation est-elle si désespérée ? Quelles conditions faudrait-il réunir pour que l'énigme devienne « plus claire, plus vivable, plus vivante » ? Notre spécificité humaine ne nous donne-t-elle pas une responsabilité envers le vivant ?

Nous verrons dans cette dernière partie qu'il est peut-être nécessaire que l'énigme devienne douloureuse, invivable, pour que nous nous donnions les moyens de trouver la juste définition de l'être humain, au sens où nous devons tout faire pour comprendre la place que nous devons occuper dans la nature.

D'abord, on pourrait imaginer que l'énigme devienne mortifère. Au lieu d'être « vivante », et donc rattachée à des valeurs positives, elle ne connaîtrait pas une bonne évolution mais se figerait dans un rejet de toute amélioration, dans le refus de tout savoir, dans la crispation sur une hiérarchie qui ferait de l'homme le sommet de la pyramide du vivant. En réalité, on refuserait de lever l'énigme, on ferait tout pour rejeter le savoir afin de perpétuer cette vision plus commode, égoïste et destructrice de l'homme maître du monde. C'est ce qui motive l'acte meurtrier de l'homme qui massacre Lynx et Taureau dans *Le Mur invisible*. Il ne cherche pas à comprendre, il arrive et manifeste sa toute-puissance destructrice. Taureau est « affreusement mutilé ; son crâne défoncé par de nombreux coups baignait dans une mare de sang » (p.318). C'est aussi ce qui apparaît chez Verne : « Le capitaine m'apprit qu'autrefois de nombreuses tribus de phoques habitaient ces terres ; mais les baleiniers anglais et américains, dans leur **rage de destruction**, massacrant les adultes et les femelles pleines, là où existait l'animation de la vie, avaient laissé après eux le silence de la mort. » Canguilhem explique ces attitudes par le mépris total pour tout ce qui n'est pas humain : « Descartes fait pour l'animal ce qu'Aristote avait fait pour l'esclave, **il le dévalorise afin de justifier l'homme de l'utiliser comme instrument** » (p. 142), et Canguilhem regrette notre mépris pour ceux qu'on désigne à tort comme des « *infra-humains* » (introduction). Notre attitude viserait donc à refuser de mieux connaître le monde animal, ce qui aurait pour conséquence de méconnaître notre vraie place dans le monde, et nous autoriserait illégitimement à détruire le vivant.

Dès lors, cette désagréable prise de conscience de notre culpabilité et du poids de nos actions sur les autres espèces pourrait être une étape vers un désir d'agir dans le respect du vivant. L'homme comprend ce qu'il doit faire pour occuper une juste place dans la nature. Plus la narratrice de Haushofer connaît les animaux qui l'entourent, plus elle découvre la terreur qui l'habite face aux dangers qu'ils encourent : « Cette décision ne fut pas le fruit d'un raisonnement ni même d'un élan sentimental. Quelque chose en moi m'interdisait d'abandonner ce qui m'avait été confié. » (p.233). Chez Verne, l'horreur ne naît pas du comportement de l'homme, mais de l'attaque des cachalots qui déciment les baleines dont se prennent de pitié les membres du *Nautilus* qui se précipitent à leur secours : « Il n'était que temps d'aller au secours des baleines », (p.394). L'atrocité de l'expérience éveille la pitié et le désir de protection. Quant à Canguilhem, il remet les choses à leur juste place dans une critique culpabilisatrice : nous n'avons pas à nous sentir supérieurs, **le milieu de l'homme « n'a pas en soi plus de réalité que le milieu propre du cloporte ou de la souris grise »** (p.196). Il faut donc revoir notre attitude.

L'énigme que demeurera sans doute partiellement l'homme sera alors néanmoins plus agréable, « plus vivable », parce que nous aurons pris conscience d'une part d'humanité en nous, de bienveillance. C'est très clair chez la narratrice du *Mur invisible* : elle est toujours obligée de chasser, mais elle ne souffre plus autant de la situation : « je devais de temps en temps tirer un gros gibier. C'était toujours pour moi la même vilaine affaire sanglante, mais je réussissais à l'accomplir sans arrière-pensée inutile. » (p.225) Ned Land, redoutable chasseur, fait pourtant preuve d'humanité lorsqu'il condamne l'acte du capitaine Nemo et la « boucherie » à laquelle il s'est livré en massacrant les cachalots. On découvre un aspect du personnage que nous n'avions pas encore vu. Canguilhem envisage enfin la connaissance comme le moyen « de permettre à l'homme un **nouvel équilibre avec le monde**, une nouvelle forme et une **nouvelle organisation de sa vie** » (p.12), qui seront garants de son bonheur. L'homme pourra ainsi trouver une forme d'apaisement, conscient d'occuper sa véritable place.

Nous avons donc vu que certes, l'énigme que représente l'homme peut partiellement se réduire grâce à notre connaissance progressive du monde animal, comme le pointe Morizot, d'où la nécessité d'étudier la biologie comme Aronnax ou Canguilhem. Et même si cette connaissance n'est pas toujours transposable, même si elle n'est pas toujours agréable, peut-être est-il nécessaire d'en passer par la douloureuse prise de conscience des dégâts que nous causons sur la nature, afin que nous puissions aussi redéfinir notre place dans le monde, et découvrir nos capacités de respect, d'amour, de bienveillance envers les autres êtres vivants. Le passage par la sensibilité, par des expériences intimes qui engagent l'être au plus profond, outre les connaissances, semble alors tout aussi important qu'une approche rationnelle, et est particulièrement souligné par Haushofer. C'est ainsi le conseil qu'Humboldt donnait en son temps à Goethe, dans une lettre datée de 1810 : « Il faut faire l'expérience de la nature – la quantifier, la mesurer – aussi par les émotions ».

I° Résumé

Repérage de la structure

§1-4 : une approche faussée de l'animal, à faire évoluer

§1

Conception qui avilit l'animal, perceptible dans les expressions qui traduisent du mépris.

§2

D'où vient ce mépris ? De la philosophie dualiste qui pense l'animalité comme une forme de bestialité à dépasser OU comme une source primaire authentique.

On a l'impression que ces deux visions s'opposent alors qu'en réalité elles disent la même chose.

§3

Il faut sortir du dualisme, de l'opposition entre les termes. Se débarrasser de ces catégories réductrices pour voir ce qu'il y a derrière.

§4

Ces deux conceptions sont fausses : les animaux ne sont ni plus sauvages que nous, ni plus purs. Ils vivent autrement.

§5-6-7 : l'enjeu du mot « autre »

§5

Importance du mot « autre ».

§8

Grâce au mot « autre », on voit la différence et l'appartenance commune.

Outil utile, juste.

§9 à la fin : un changement d'attitude s'impose

§9

Percevoir autrement l'animalité en nous nous fera vivre autrement nos relations avec les animaux.

Il faut repenser notre manière d'être vivant, avec les autres êtres vivants.

Ne pas penser qu'on améliore la nature, avoir confiance en le vivant, apprendre à cohabiter autrement.

§10

Diverses manières d'être vivant existent. On comprendra mieux qui l'on est en tant qu'homme, si l'on est attentif aux autres formes de vie.

Meilleure vie commune possible.

Proposition de rédaction

Nous nous pensons volontiers supérieurs à l'animal, réduit à une bestialité dégradante, ou incarnant une pureté originelle inspirante. Débarrassons-nous de ces approches antithétiques qui nous extraient de la nature.

En effet, nous sommes tous des êtres vivants, et lorsqu'on dit que les animaux sont *autres*, on relève / judicieusement leur différence et leur parenté.

Embrassons donc notre animalité pour vivre plus justement ensemble. Saisir pleinement notre dimension de vivants nous révélera que nous n'avons pas à perfectionner la nature, mais à y trouver notre juste place en étant attentifs aux animaux. Ils nous ouvriront les yeux sur / notre propre mystère, ce qui permettra une harmonie collective. 109 mots